

Un fantôme condensé

W. L. Alden



Illustrations par E. Bonnestayne

Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle a été publiée dans *The Idler* vol. 4 - décembre 1893

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

Numéro 102 de la collection Fusée Rivière blanche, **Dimension William L. Alden** regroupe 21 nouvelles dont celle-ci.

244 pages - 20 euros

ISBN-13 : 978-1-64932-197-8

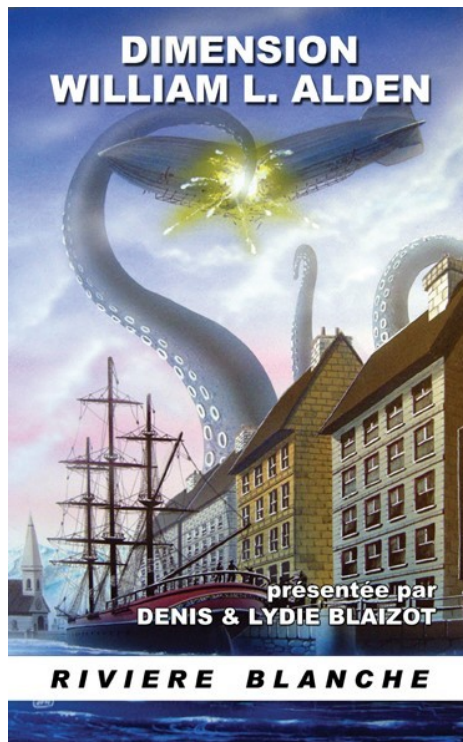


Illustration : Jean-Pierre Normand

Mon ami le professeur Bruyn était l'un des principaux chimistes de l'époque. Il avait découvert deux nouveaux métaux et avait écrit plusieurs articles démontrant que le christianisme était une illusion indigne de l'attention d'un homme intelligent. En conséquence, il était tenu en grand respect en tant que scientifique, et ses opinions sur les questions politiques étaient considérées, par ceux qui avaient des opinions similaires, comme extrêmement précieuses. Mais, bien qu'il rejetât la religion, Bruyn acceptait les fantômes et ne doutait nullement de l'existence des Mahatmas. Cette croyance, cependant, il la gardait principalement pour lui, et le grand public n'avait pas connaissance qu'il crut en quoi que ce soit. Avec moi, il parlait librement, car ayant été à l'université ensemble, nous sommes restés de bons amis. Tous les samedis soir, j'avais l'habitude de me rendre au laboratoire de Bruyn, qui se trouvait tout près de mon logement, et de passer la soirée à discuter de choses scientifiques, avec un peu de tabac. Bien que je ne crusse pas, et ne crois toujours pas, aux fantômes, j'étais toujours intéressé par les théories et les déclarations de Bruyn concernant ses expériences sur les fantômes, et le sang-froid et la certitude avec lesquels il insistait sur le fait qu'il avait presque autant de connaissances sur les fantômes que sur les acides et les alcalis me stupéfiaient parfois.

Bruyn vivait à quelques kilomètres de Londres, dans un village tranquille du Surrey, où il avait son laboratoire principal et menait la plu-



part de ses recherches. Son laboratoire londonien, beaucoup plus petit, était rattaché à la salle de conférences où il donnait ses cours. Sa maison de campagne était ancienne et, selon lui, elle grouillait de fantômes. Il affirmait que toutes les vieilles maisons abritent des fantômes, bien que pas un sur dix mille ne soit jamais visible. Vous ne trouverez jamais de souris ou de fantômes dans les maisons neuves, remarqua-t-il un jour. Ils semblent détester tout ce qui est nouveau. En revanche, les murs des maisons qui ont, disons, soixante-quinze ou cent ans, en sont pleins.

— J'ai des tests qui me permettent de détecter la présence de fantômes invisibles, et j'ai prouvé par ce moyen que quarante ou cinquante fantômes sortent chaque nuit d'un seul trou dans le lambris de ma chambre à coucher. Ce sont presque tous de vieux fantômes, vous comprenez. Un fantôme est généralement visible tant qu'il n'a qu'un an ou deux, mais il s'atténue progressivement en vieillissant, jusqu'à devenir complètement invisible, et sa présence ne peut être détectée que par des tests chimiques délicats.

— Pourquoi ne publiez-vous pas les résultats de vos recherches sur les fantômes ? demandai-je.

— Parce que je ne veux pas être considéré comme un fou par tous les autres chimistes ! J'ai l'intention, cependant, de préparer un article sur les fantômes, qui sera publié après ma mort. Au fait, vous pourrez l'éditer et le publier si vous le souhaitez, à condition, bien sûr, que vous ne

soyez pas vous-même un fantôme à ce moment-là. Je peux vous assurer qu'il fera sensation.

Bruyn ne venait presque jamais chez moi, et je fus donc très étonné lorsqu'un soir il vint me voir, accompagné d'un domestique que je n'avais



jamais vu auparavant. Je me suis dit qu'il y avait quelque chose de bizarre chez ce domestique qui jeta un coup d'œil dans mon salon avant de s'asseoir dans le hall pour attendre son maître, mais je n'y ai pas prêté attention sur le moment.

Bruyn avait l'air fatigué et quelque peu hagar, et je lui demandai s'il y avait un problème. Il m'assura qu'il allait très bien et qu'il était seulement passé pour une conversation amicale, et, bien sûr, je lui souhaitai la bienvenue. Il remplit sa pipe et, après avoir fumé en silence pendant quelques instants, me dit :

— Vous souvenez-vous de cette histoire dans les *Mille et Une Nuits* où un pêcheur débouche une bouteille, d'où s'échappe un nuage de vapeur qui se condense ensuite sous la forme d'un Afrite ?

Je lui répondis que je me souvenais de cette histoire, et que j'étais plutôt surpris de constater qu'il s'adonnait à la lecture d'un ouvrage aussi peu scientifique que les *Mille et Une Nuits*.

— Cette histoire est le compte rendu fidèle d'un fait scientifique dont la connaissance a été perdue pendant des siècles, mais que j'ai redécouvert. J'ai lu cette histoire un jour où je n'avais rien de mieux à faire, et elle m'a donné l'indice qui m'a conduit à la plus grande découverte de notre époque. Cet écrivain arabe inconnu savait que les fantômes sont purement gazeux et qu'ils peuvent être liquéfiés sous pression. Cet Afrite était simplement un fantôme qui avait été liquéfié et emprisonné dans une bouteille.

Lorsque le pêcheur ouvrit la bouteille, la pression fut supprimée et l'Afrite reprit sa forme gazeuse. Salomon était de toute évidence un chimiste et connaissait le digesteur de Papin, ou un appareil de même nature. Il avait découvert comment condenser les fantômes, et la bouteille que

le pêcheur trouva scellée du sceau de Salomon avait été remplie dans le laboratoire de ce dernier. La légende biblique qui dit que Salomon était le plus sage des hommes avait probablement un fondement très substantiel de vérité.

— Si les fantômes ne sont constitués que de gaz, comme vous le dites, pourquoi ne pas en liquéfier quelques-uns ? demandai-je. Les fantômes liquides, mis en bouteille, se vendraient très bien, surtout à Noël. Essayez nos fantômes



en bouteille à dix shillings la douzaine... Vous pourriez faire fortune en mettant en bouteille et en vendant des fantômes, et avec le temps vous seriez fait baronnet.

Je dis tout cela en pensant qu'il s'agissait d'un joli sarcasme, mais Bruyn me répondis en sortant de sa poche une bouteille qu'il plaça dans ma main.

La bouteille était de la taille d'un récipient de quatre onces, et était apparemment faite d'étain massif, ou, en tout cas, de quelque métal grisâtre.

Un morceau de verre épais mais parfaitement transparent, d'environ un pouce de diamètre, était inséré dans la moitié inférieure de la bouteille, et le goulot était hermétiquement fermé, apparemment par un procédé de soudure. Un tube, muni d'une valve et d'un robinet d'arrêt, traversait toutefois le goulot. Quant au contenu, tel qu'il était visible à travers le verre, il consistait en une cuillère à soupe d'un fluide incolore et visqueux, de la consistance de la melle par temps froid.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je, en regardant l'objet. Un fantôme en bouteille ?

— Précisément, répondit-il. Cette bouteille contient le fantôme d'un informateur irlandais qui a été abattu derrière une haie il y a un an. Son fantôme est venu dans ma maison, qui est très fréquentée par les fantômes irlandais, et quand je l'ai attrapé, il mesurait bien deux mètres de haut. Il s'est liquéfié sous une pression



d'environ deux atmosphères de plus que ce qui est nécessaire pour liquéfier du gaz carbonique. Comme vous le voyez, il est maintenant réduit aux dimensions d'une cuillerée à soupe, mais si vous deviez tourner le robinet d'arrêt et le libérer, il reprendrait presque instantanément sa taille et sa forme naturelles.

— C'est merveilleux ! m'exclamai-je, croyant plus qu'à moitié ce que Bruyn me disait si solennellement. Racontez-moi tout cela.

— Je vous ai souvent dit, répondit Bruyn, que ma maison est pleine de fantômes. Il en arrive constamment de nouveaux et de visibles. J'ai attrapé la plupart d'entre eux, mais d'autres viendront prendre leur place, de sorte que l'approvisionnement ne risque pas de faire défaut.

— Alors c'est vraiment un fantôme liquéfié ? dis-je en regardant fixement la bouteille. Si vous pouvez liquéfier un fantôme, pourquoi ne pas aller plus loin et en solidifier un ? On pourrait alors les mettre sous forme de comprimés.

— C'est ce que j'espérais faire, répondit-il, et je supposai que si je pouvais convertir un fantôme en une substance solide, cette substance serait une réplique exacte du fantôme lorsqu'il était en chair et en os. Mais un peu de réflexion vous montrera pourquoi c'est impossible. Vous ne pouvez pas plus convertir un fantôme en un corps que vous ne pouvez convertir le corps d'un homme en la maison de briques à trois étages dans laquelle il est mort. Il est très facile de solidifier un fantôme, à condition d'utiliser la pression et le froid nécessaires. Je l'ai fait à plusieurs

reprises, mais l'expérience n'a vraiment aucune valeur. Tant que vous avez votre fantôme dans une bouteille, et que vous pouvez le conserver indéfiniment dans cet état, il importe peu qu'il soit liquide ou solide.

— Dites-moi comment vous avez réussi à mettre votre fantôme en bouteille, demandai-je. Bien sûr, vous utilisez une embouteilleuse ?

— J'ai fait fabriquer un récepteur en verre extrêmement solide en forme de cloche, tel que nous l'utilisons pour recueillir les gaz, et j'ai converti une partie du plancher de ma chambre à coucher en une auge pneumatique. Je dois vous dire que, bien qu'un fantôme puisse passer à travers une pierre poreuse ou un bois moyennement épais, il ne peut pas passer à travers le verre. Ce n'est pas simplement parce que le verre est plus dense que le bois, mais parce qu'il n'est pas conducteur d'électricité et que, d'une certaine manière, que j'avoue ne pas comprendre, les fantômes ont une affinité particulière avec l'électricité. Par exemple, ils sortent tous lorsqu'il y a un orage, et j'en ai vu une demi-douzaine à la fois dans ma chambre pendant un orage magnétique, lorsque l'aurore était présente. Mais, comme je le disais, j'ai suspendu mon récepteur au plafond de ma chambre de telle sorte que lorsqu'un fantôme passait dessous, je pouvais le laisser tomber sur lui et l'emprisonner. Il s'agissait ensuite de le placer dans la machine à comprimer, que j'ai fabriquée moi-même, et qui est un grand progrès par rapport à celle de Papin. Dès que le fantôme était liquéfié, je le transférais dans une

bouteille que je fermes hermétiquement. C'est tout. Vous voyez que c'est un procédé très simple.

— Le procédé fait-il du mal au fantôme ? demandai-je.

— Je ne pense pas, mais cela n'a pas d'importance si c'est le cas. Les sentiments ne doivent pas faire obstacle à la science. J'ai eu des fantômes qui ont protesté de la manière la plus violente contre la liquéfaction, mais, bien sûr, je ne pouvais pas laisser leurs préjugés interférer avec mes expériences. D'ailleurs, c'est vraiment un grand avantage pour un fantôme d'être liquéfié et conservé dans une bouteille. Cela prolonge son existence fantomatique précisément de la durée pendant laquelle il est stocké dans la bouteille. J'ai un fantôme protectionniste américain dans mon laboratoire. Supposons qu'il soit conservé pendant cinquante ans, quelle curiosité il sera ! Alors que, si je ne l'avais pas attrapé, il se serait complètement dissipé, c'est-à-dire qu'il aurait cessé d'avoir une existence visible, en l'espace de trois ou quatre ans au plus.

— Il peut être très intéressant, dis-je, d'avoir une collection de fantômes en bouteille, mais quel usage pratique pouvez-vous en faire ?

— Cela, mon ami, est une question très stupide. Quel usage pratique pouvez-vous faire du gaz carbonique liquéfié ? Pourtant, le succès du premier homme qui l'a liquéfié a été d'une immense valeur pour la science. C'est à moi de prouver que les fantômes peuvent être liquéfiés. Quelqu'un d'autre trouvera une application pra-

tique de cette découverte. Il serait possible, peut-être, de faire fonctionner un petit moteur avec des fantômes condensés. Si vous pouvez maintenir l'approvisionnement en fantômes embouteillés, vous pouvez utiliser leur expansion



lorsqu'ils sont libérés de la même manière que le moteur à gaz utilise l'expansion causée par l'explosion répétée des jets de gaz.

Bruyn avait encore beaucoup à dire sur le sujet, mais je n'ai pas besoin de le répéter. Je ne l'avais jamais connu aussi bavard, et par moments, il trahissait une irritabilité que je n'avais encore jamais remarquée chez lui. Une fois ou deux, je me demandais s'il n'avait pas mangé trop copieusement, mais je savais qu'il était le plus abstinente des hommes, et j'écartais cette idée dès qu'elle me vint à l'esprit. Vers dix heures, il partit, me laissant en cadeau la bouteille d'*Irish Informer*, mais me priant de ne risquer en aucun cas de laisser le fantôme s'échapper. Sur le pas de la porte, il se retourna et me dit :

— Oh ! au cas où il m'arriverait quelque chose, je voudrais que vous publiiez ma découverte. Vous pourrez appuyer vos dires en montrant le fantôme liquéfié que je vous laisse. Quant aux autres fantômes embouteillés dans mon laboratoire, il y a fort à parier que mes exécuteurs testamentaires jetteraient les bouteilles sans se soucier d'en connaître le contenu.

Bien entendu, je promis de me conformer aux souhaits de Bruyn et, me remerciant chaleureusement, il partit avec son accompagnateur. Le lendemain, j'appris par un paragraphe du *Morning Post* que « l'éminent chimiste, le professeur Bruyn, dont l'état mental donnait depuis quelque temps beaucoup d'inquiétude à ses amis, avait été envoyé en voyage en mer sous la responsabi-



lité d'un médecin ». La nouvelle, bien qu'inattendue, ne me surprenait pas, lorsque je me rappelais les manières inhabituelles de Bruyn la nuit précédente, et sa conversation sur les fantômes en bouteille. Il ne faisait aucun doute que mon pauvre ami était fou et que sa prétendue découverte de la liquéfaction des fantômes n'était qu'une hallucination.

Bruyn ne revint jamais de son long voyage, mais mourut subitement en traversant la mer Rouge. Son cousin, qui était son seul héritier, ne s'intéressa pas du tout à la chimie et se débarrassa, je suppose, des bouteilles de Bruyn, qu'elles soient pleines ou vides, au profit d'un chiffonnier. En tout cas, les fantômes en bouteille de Bruyn, s'il en avait vraiment dans son laboratoire, ont disparu.

Quant à la bouteille que Bruyn m'avait donnée, je la rangeai sur une étagère de ma bibliothèque et j'oubliai son existence. Près d'un an après la mort de mon pauvre ami, je me souvins du fantôme en bouteille et je décidai de l'étudier. Le liquide visqueux incolore était toujours dans la bouteille et je me demandais quelle pouvait être la substance que Bruyn, dans sa folie, avait prise pour un fantôme liquéfié. Le robinet tournait avec un peu de difficulté, mais je découvris que je pouvais l'ouvrir et, posant la bouteille sur mon bureau, je tournai le robinet à son maximum. En un instant, le gaz emprisonné s'échappa avec une force incroyable. Je gardai l'œil fixé sur le carré de verre et je pus voir que le liquide gonflait et se transformait en vapeur au fur et à



mesure que la pression sous laquelle il avait été maintenu était supprimée. À son tour, la vapeur s'échappa par le robinet d'arrêt, exactement comme l'Afrite avait dû s'échapper de la bouteille de Salomon. Cependant, au lieu de prendre la forme d'un fantôme – que je supposais ressembler à une forme humaine – la vapeur remplissait la pièce en un vaste nuage informe. Elle était froide et suffocante, et avait en outre l'odeur la plus intolérable que j'aie jamais sentie. Mon chat, qui dormait paisiblement sur le tapis, poussa des hurlements lugubres et parcourut la pièce comme un fou, à la recherche d'un moyen de s'échapper. Quant à moi, j'essayai d'atteindre la porte, mais je m'évanouis avant de la trouver.

Lorsque je revins à moi, la vapeur avait totalement disparu, ayant trouvé son chemin à travers une vitre brisée, qui avait manifestement été cassée par le chat. La bouteille vide était posée sur la table, et l'horrible odeur nauséabonde flottait encore dans la pièce. J'ouvris toutes les fenêtres et je jetai la bouteille au milieu de la rue. Puis, à force de saupoudrer généreusement le tapis d'acide phénique, je réussis à faire disparaître en partie la puanteur, mais il fallut des jours avant que la dernière trace ne disparaisse.

Bruyn avait-il raison, et la vapeur que je libérais du flacon n'était-elle ni plus ni moins qu'un fantôme ? Franchement, je ne me risque pas à trancher cette question. J'aurais dû, bien sûr, ouvrir la bouteille en présence d'un scientifique qui aurait pu l'examiner. Sur un point, cependant, je suis formel. Ou bien cette bouteille contenait le fantôme d'un informateur irlandais, ou bien Bruyn avait réussi à découvrir un gaz dégageant

l'odeur la plus terrible et la plus intolérable jamais connue dans les annales de la chimie.